



LES DROGUES EN SOI

Regards croisés sur les manières de faire face à la toxicodépendance

Journée d'étude pluridisciplinaire, Saint-Etienne, CHU - Hôpital Bellevue Pavillon 54 - amphi B

Mardi 10 mars 2015 de 8h30 à 17h30

ANR SOCIORESIST – Centre Max Weber – Loiréadd

LES DROGUES EN SOI

Regards croisés sur les manières de faire face à la toxicodépendance

À l'heure où les critères de sortie de la toxicodépendance font débat chez les épidémiologistes, les frontières entre ce qui est une drogue et ce qui est un médicament psychotrope sont de plus en plus floues. Si bien qu'une réflexion sur les expériences vécues de la toxicodépendance, ses épreuves et les types de résistances qu'elles engagent – résistance aux produits, mais aussi à l'idée de la cure – nous semble incontournable pour (re)poser et sans doute réévaluer le problème des sorties de toxicomanie. Un problème qui s'est du reste complexifié au fur et à mesure de sa médicalisation. En effet, les prescriptions de médicaments substitutifs et leurs effets psychotropes ne viennent-ils pas en quelque sorte troubler le sens d'une sortie de la toxicodépendance en maintenant les usagers sous l'emprise d'un produit ? Long et sinueux, leurs parcours de rétablissement se constituent dès lors en un chemin d'expériences pavé de victoires et de souffrances, de rechutes et de cahots, un chemin où la question de la « sortie » reste une visée bien difficile à atteindre. Cette question se dilue par ailleurs dans moult considérations à la fois morales et médicales sur les différents types d'usages (mesurés, modérés et autocontrôlés) des psychotropes de substitution. Autant d'usages « maîtrisés » et parfois médicalement accompagnés de produits pharmaceutiques, qui sont censés permettre de mener une vie ordinaire, mais en éloignant la perspective d'une *complète* sortie de la drogue.

Ce sont ces pratiques, les discours qui les accompagnent et leur donnent sens que nous voudrions prendre au sérieux, non pas pour évaluer les manières de sortir de la drogue, mais plutôt pour penser les façons de s'extirper de son emprise aliénante afin de (re)trouver un mieux-être (avec ou sans les produits). En effet, plutôt que d'envisager comme horizon normatif une théorie générale de la sortie de toxicodépendance qui se limiterait au seul fait de renoncer définitivement à la drogue, ne faut-il pas aujourd'hui penser l'ensemble de ces actions, de ces liens, de ces engagements, de ces discours, de ces espoirs, de ces croyances qui permettent pour certains de cadrer leur consommation, ou pour d'autres de gérer leur abstinence ? Quels rôles tiennent, dans ces parcours de (re)prise en main de soi, les proches, les perspectives professionnelles, les relations affectives, la vie sexuelle, émotionnelle, spirituelle et le regard que l'utilisateur porte sur lui-même ?

Cette journée d'étude – inscrite dans le cadre du programme ANR SOCIORESIST sur les dispositifs de résistance ordinaire aux dominations – tentera donc d'apporter un éclairage sur les manières de composer avec la toxicodépendance: quel chemin, quelles ressources, quels (auto)contrôles sont mis en place par les usagers eux-mêmes, et quels sens donnent-ils à ces formes de cadrage ? De ce tour d'horizon mobilisant à la fois le regard de sociologues, d'anthropologues, de professionnels de la santé mentale mais aussi de consommateurs ou d'ex-consommateurs, il ressortira une mise en lumière des différentes manières de vivre avec les drogues. Encore une fois, ces manières seront bien plus pensées qu'évaluées. C'est dire qu'en-deçà de tout regard normatif, nous privilégierons une approche à la fois descriptive et réflexive ; une approche qui entend se situer au plan de la pratique et souhaite donc montrer concrètement comment l'on fait face à la drogue au quotidien et comment l'on parvient à s'affranchir de son emprise, ou à composer avec elle.

Direction scientifique

Fabrice Fernandez : fabrice.fernandez@ish-lyon.cnrs.fr

Jérôme Beauchez : jerome.beauchez@ish-lyon.cnrs.fr

Programme ANR Socioresist : <http://resistance.hypotheses.org/>

Programme

8h30- 9h00 - Accueil des participants

9h- Présentation introductive (Fabrice FERNANDEZ & Jérôme BEAUCHEZ)

9h15-10h45 / *Les chemins d'un désengagement : des savoirs profanes à l'addictologie*

Discutant : Samuel LEZE & Stéphane RIOU

Eric GONDARD,
La réduction des risques : penser la santé toxicomane.

Lise DASSIEU,
De la dépendance aux opiacés à la dépendance au prescripteur : la « sortie » au prisme des relations entre médecins généralistes, patients substitués, et traitements de substitution

10h45-11h Pause café

11h-12h30 / *Expériences intimes et récits de soi : regards croisés sur les drogues en soi*

Discutant : Jérôme BEAUCHEZ & Hélène MARCHE

Marie DOS SANTOS,
L'expérience de la substitution : une reconstruction identitaire conflictuelle

David GRANGE,
Conduites toxicomanes et dynamiques existentielles.

12h30-14h Pause repas

14h-15h30/ *Contrôler l'usage de drogue ?*

Discutant : Caroline GUIGUET & Fabrice FERNANDEZ

Aude WYART,
Penser les usages de drogues hors de la dépendance ?

Anne PETIAU,
Modalités d'usage et degrés de contrôle chez des usagers au long cours

15h30-15h45 Pause café

15h45-17h15 / *En sortir ou rester dedans : quelles alternatives ?*

Discutant : Fabrice FERNANDEZ & Jérôme BEAUCHEZ

Line PEDERSEN,
Trajectoires de déprise : (se) composer avec, sans ou en dehors des produits.

Aude LALANDE,
Repartir du milieu

Résumés des communications

Eric GONDARD

La réduction des risques : penser la santé toxicomane.

La réduction des risques en matière de toxicomanie permet aujourd'hui de vivre de plus en plus vieux et de plus en plus « normalement », selon des critères moraux propres aux valeurs de notre société.

La science médicale, pourtant si hégémonique dans la conception occidentale du monde, est-elle capable de s'accaparer pleinement le regard porté sur les usagers au dépend de la légalité ? Et si la santé arrive un jour à totalement donner sens à la prise en charge étatique des usagers, peut-elle le faire en pensant les usagers eux-mêmes et non selon ses propres critères de bienséance, selon son propre système de valeurs ?

Il sera proposé une réflexion autour de ces thèmes à partir du discours de différents usagers de drogues et d'une réflexion théorique. Ne vaut-il pas mieux se fixer comme objectif de santé d'apprendre à bien vivre en consommant, que de chercher une abstinence parfois extrêmement douloureuse, si ce n'est impossible ?

Lise DASSIEU

De la dépendance aux opiacés à la dépendance au prescripteur : la « sortie » au prisme des relations entre médecins généralistes, patients substitués, et traitements de substitution

Depuis la mise sur le marché des traitements de substitution aux opiacés (TSO), l'abstinence n'est plus la seule modalité de « sortie » des drogues reconnue par les pouvoirs publics français. Ainsi, la substitution rend équivoque la notion de « sortie », en laissant sa définition à l'appréciation des acteurs concernés, au premier chef desquels les personnes en traitement et les médecins généralistes prescripteurs. Chez les uns comme chez les autres, cohabitent et s'opposent plusieurs conceptions de la « guérison ». Elle réside tantôt dans la sortie de la substitution (l'objectif est donc toujours l'abstinence), tantôt dans la sortie des opiacés illicites avec maintenance sous TSO, ou enfin dans la sortie d'un mode de vie centré sur les consommations qui expose l'individu à des risques divers.

Plutôt que de chercher à venir à bout de cette tension inhérente aux TSO, il convient de comprendre comment les acteurs composent avec ces objectifs contradictoires. Notre enquête ethnographique permet de replacer la « sortie » dans le contexte des relations médecin-patient-médicament. Pour de nombreux patients substitués, le traitement menace de devenir la « ligne biographique dominante » en lieu et place des produits illicites, car les autres activités quotidiennes se retrouvent agencées autour de sa dispensation. La dépendance au prescripteur devient le corollaire de la dépendance aux opiacés. Le chemin vers la « sortie » semble dès lors passer par un certain nombre d'adaptations du traitement, auxquelles se livrent les médecins et les patients pour en réduire la contrainte.

Marie DOS SANTOS

L'expérience de la substitution : une reconstruction identitaire conflictuelle

La paradigme de l'abstinence a longtemps dominé le champ des addictions, s'en sortir signifiait alors s'affranchir de la dépendance et cesser l'usage de toutes drogues. L'introduction des traitements de substitutions aux opiacés a radicalement transformé cette injonction à l'abstinence, comme en témoigne l'abaissement des seuils d'exigence à l'accès des structures de soin. Se sortir de la dépendance a pris un sens pluriel et rajoute de la complexité à la délimitation des frontières, déjà poreuses, entre « le normal et le pathologique » (Canguilhem 1966) : la stabilisation du traitement de substitution ou la prise de psychotropes de manière occasionnelle sont aujourd'hui perçues comme des alternatives à l'abstinence et comme d'autres formes de rétablissement.

Dans cette communication, nous tâcherons d'analyser les tentatives de « réajustements biographiques » (Strauss 1992), ainsi que les diverses compétences mises en place par les personnes en traitement de substitution. Nous verrons comment les différentes formes de détournement de l'usage prescrit (injection du produit, revente sur le marché noir, sous-dosage ou sur-dosage, etc.) signent parfois un échec de la thérapie, mais peuvent aussi être perçues comme des formes d'appropriation du produit comme drogue, ou comme des tentatives parfois maladroites afin de donner du sens à un traitement que les personnes peinent à définir comme médicament.

David GRANGE

Conduites toxicomanes et dynamiques existentielles.

Mon intervention s'intéressera à la manière dont les conduites toxicomanes s'articulent ordinairement à toute une série d'autres comportements. M'appuyant sur un corpus de cas concrets, j'y examinerai ces articulations dans leur caractère synchronique – j'aborderai ainsi succinctement la question des poly-conduites – mais surtout diachronique – en concentrant mon attention sur des phénomènes de « prise de relais ». Des phénomènes tels que ceux qui peuvent conduire, par exemple, une personne à « troquer », en l'espace de quelque semaines, des troubles alimentaires majeurs contre une toxicomanie à dominante cannabis/alcool, accompagnée de tendances à l'abandon de soi et de troubles de la conduite sexuelle, puis tout aussi soudainement à adopter un mode de vie hyper-normé dont on constate qu'il n'est dans une large mesure qu'une transposition sur des activités socialement légitimes (travail etc.) des mêmes schémas comportementaux qui structuraient ses « pathologies ». L'enjeu sera donc ici de mettre en lumière la profonde intégration des conduites toxicomanes à des dynamiques existentielles de portée générales, moins pour contrer les approches simplistes, aujourd'hui largement délaissées, centrées sur l'idée de guérison, que pour avancer quelques gardes fous face à la mouvance récente qui prétend absorber la question des toxicomanies, et des troubles psychiques en général, dans le système « à la mode » de la chronicité

Aude WYART

Penser les usages de drogues hors de la dépendance ?

Depuis le 19^{ième} siècle, l'idée de dépendance -sous différentes variantes conceptuelles, de la toxicomanie à l'addiction- structure le regard que nous portons sur les usages de psychotropes. En réaction à ce modèle de compréhension dominant, de nombreux travaux anthropologiques et sociologiques analysent les fonctions rituelles, intégratives ou récréatives d'usages de drogues, fonctions qui échappent à la grille de lecture biomédicale de la dépendance.

En choisissant d'étudier les usagers de cocaïne « cachés », autrement dit ceux qui parviennent à garder secret leurs usages, il me semblait également indispensable de mettre

à distance ce cadre de référence et ses implications morales, afin de rendre compte de consommations maîtrisées, essentiellement festives et récréatives. Or, si la notion de dépendance ne fait pas partie des outils analytiques de cette enquête, elle a cependant ressurgi à travers les données recueillies, tant il s'agissait d'une préoccupation majeure pour les informants, ainsi qu'un modèle très mobilisé pour rendre compte de leur propre expérience, que ce soit pour s'en distancier, se l'approprier ou le remettre en question.

Anne PETIAU

Modalités d'usage et degrés de contrôle chez des usagers au long cours

En nous appuyant sur une recherche exploratoire réalisée sur les parcours de consommation d'usagers de drogues suite à leur découverte dans le contexte festif techno, nous aborderons la question de l'évolution des usages au cours du temps. Les usages sont souvent abordés dans une perspective médicale. Les notions d'usage simple, d'usage abusif et de dépendance prennent en effet en considération les effets sur le fonctionnement somatique et psychique du sujet. Dans une perspective sociologique, en prenant en considération le double critère du contexte de consommation (lieu et entourage) et des significations données aux pratiques (motivations et effets recherchés), trois types d'usage se distinguent nettement chez la population étudiée : l'usage festif, l'usage récréatif et l'usage dopant. Quel que soit le type d'usage, il est susceptible d'être plus ou moins contrôlé. L'usage peut donc être appréhendé selon l'amplitude du contrôle, la maîtrise et la dépendance constituant deux pôles limites. Nous discuterons dans la communication de la distinction entre modalités d'usage et modalités de contrôle.

Line PEDERSEN,

Trajectoires de déprise : (se) composer avec, sans ou en dehors des produits.

En étudiant les expériences de la toxicodépendance on s'aperçoit que la plupart de personnes se questionnent concernant une éventuelle sortie de cette dépendance à différents moments de leur trajectoire. Entre la recherche soit d'un confort (social, sanitaire, psychique) pour continuer ses « consos » en ayant recours par exemple à divers médicaments, soit d'un contrôle de ses consommations pour revenir à un usage festif ou

récréatif en changeant son mode de vie, soit d'une abstinence totale en faisant un continuuel « travail sur soi », la diversité d'expériences est de mise. Celles-ci font voir des manières concrètes et morales de faire face à une consommation parfois problématique, parfois source de plaisir, parfois nécessaire pour vivre, voire survivre. Notre propos vise ainsi à ne pas s'enfermer dans des catégories de la « sortie », ni d'en faire une typologie dichotomique quasi imparable entre réduction des risques et abstinence totale et définitive, qui sont les réponses souvent proposées par les « entités de traitement » vers lesquels l'on se tourne quand « ça ne va plus ». À partir d'une démarche ethnographique visant à suivre les « trajectoires de déprise » dans les CSAPA et dans les groupes d'entraide, nous verrons comment les différentes options entre changer radicalement de vie en se normalisant, changer sa vie pour vivre mieux, ou maintenir son expérience avec les « prods », ne sont pas de modalités qui correspondent à des personnes, ni à des trajectoires « types ». Ce sont plutôt des manières de (se) composer avec, sans ou en dehors des produits et caractérisées par des « bricolages », pratiques et discursifs, entre des envies parfois persistants de consommer, des introspections réflexives ou morales et des changements de comportements pour consommer (mieux, moins ou plus du tout).

Aude LALANDE

Repartir du milieu

Quoi faire de ses dépendances ? Comment s'en débrouiller ? Chacun a ses addictions, plus ou moins obscures et irrépessibles. Et chaque dépendance est sans doute, plus que mono-causale, un *systeme* de dépendances. Derrière une « toxicodépendance » se profilent souvent toutes sortes de liens qui obligent : à un produit certes dont le besoin a rendu peu à peu la vie impossible, mais aussi aux exigences d'un travail harassant, à un dealer toujours imprévisible ou un médecin excessivement jugeant... Quelle est la dépendance la plus toxique, celle dont on veut se libérer avant tout ? L'enjeu est-il vraiment toujours de se défaire d'un produit ? Telle est la question qui prévaut sans doute dans les choix des personnes conduites à devoir un jour régler la distance avec les produits qu'elles consomment, et qu'il faut remettre au centre des interrogations. On s'appuiera ici sur quelques exemples de parcours ou de stratégies d'équilibrage de la vie avec (ou sans) les drogues, le problème de départ étant toujours la perte d'autonomie (on laissera de côté ici

les expériences très nombreuses de vie équilibrée avec les drogues), et l'enjeu toujours de la reconquérir, c'est à dire de réussir à refabriquer sa propre vie, avec les règles qu'on lui a choisies.

Les intervenants :

- Lise Dassieu est sociologue au laboratoire Lisst-Cers et attaché temporaire d'enseignement et de recherche à l'université Toulouse II. Ses recherches portent sur la prise en charge de la dépendance aux opiacés en médecine générale. Elle a publié récemment : « La sélection entre logique d'appropriation et stigmatisation : les médecins généralistes face aux patients dépendants aux opiacés », in Lachenal G., Lefève C., Nguyen V-K. (eds.), *La Médecine du tri*, PUF, 2014 et « La définition d'un trouble à la croisée de plusieurs mondes : controverses et compromis autour des traitements de substitution aux opiacés », *Socio-Logos*, n°9, 2014.
- Marie Dos Santos est sociologue au laboratoire dynamiques européennes de l'université de Strasbourg. Elle rédige actuellement sa thèse de doctorat intitulée « Usages polysémiques des traitements de substitution, une étude comparative de différents centres en France, Suisse et au Québec » sous la direction de Myriam Klinger et Michel Kokoreff.
- Eric Gondard est sociologue, chargé de cours à l'université Paul-Valéry-Montpellier 3. Il est l'auteur de différents articles sur les pratiques de drogue et co-auteur de l'ouvrage *Les dynamiques de l'imaginaire* (PULM 2012). Il est actuellement chargé d'enquête par l'ARS sur L'état des lieux sur les personnes usagères de substances psychoactives à Montpellier et leurs attentes à l'égard du dispositif spécialisé montpelliérain.
- David Grange est sociologue, chargé de cours et d'études, attaché au laboratoire de sociologie de Grenoble EMC²-LSG. Ses travaux traitent des imaginaires morbides et nihilistes ainsi que d'un ensemble de comportements qui s'en nourrissent (addictions, errances, suicides, no-life, abandon de soi...). Ses principales publications à ce jour

sont : *Une sociologie de l'autodestruction*, L'Harmattan 2010 et *Les territoires du néant*, Parangon 2012.

- Aude Lalande est ethnologue. Formée sur des terrains liés aux associations d'auto-support, elle travaille notamment sur les logiques et les savoirs d'usage des produits psychotropes. Auteure d'une étude sur la substitution (*Tensions et transformations des pratiques de substitution en ville*, avec Stany Grelet, OFDT, 2001), elle s'est intéressée ensuite aux savoirs des consommateurs de drogues et participe aujourd'hui à une « *Histoire sociale de l'héroïne en France, de 1968 à 2000* » au sein d'un collectif de chercheurs (ANR). Elle est l'auteure de nombreux articles dont : " Les essais : ethnologie des expériences de drogues ", *Vacarme* n°52, 2010 ; " Défoncés ou perchés ? Les drogues, les jeunes et nous ", *Vacarme* n°47, 2009 ; " Savoir des usagers, de quoi parle-t-on ? ", *Vacarme* n°46, 2009.
- Line Pedersen est sociologue à l'université de Franche-Comté, membre du Laboratoire de sociologie et d'anthropologie (LASA). Dans sa thèse elle s'intéresse aux trajectoires de déprise en addictologie et sur les registres discursifs dans les modes de traitement de l'addiction en m'interrogeant notamment sur la place du savoir (auto)biographique et la construction d'une « légitimité expérientielle » dans le soin des conduites addictives.
- Anne Petiau est sociologue, chargée de recherche et formatrice à l'Institut de travail social et de recherche sociale (IRTS Montrouge/Neuilly-sur-Marne). Après une thèse sur les musiques électroniques, ses travaux portent sur les populations marginalisées, les conduites déviantes, les acteurs de l'intervention sociale.
- Aude Wyart est anthropologue à l'EHESS de Paris. Sa thèse, sous la direction de Richard Rechtman s'appuie sur une ethnographie de deux ans et demi auprès d'usagers de cocaïne dits « cachés », c'est à dire inconnus des institutions répressives et socio-sanitaires. En re-contextualisant ces usages de cocaïne au sein des cadres sociaux dans lesquels ils prennent place, elle analyse l'incidence des discours et des représentations les plus courantes sur les pratiques, sur comment elles sont vécues et mises en mots.